

Veillée de Noël 2010
(Is 11 :1-10 ; Mt 1 : 18-25).

A la lecture de ces textes, deux remarques s'imposent. La première est une question: pourquoi, selon les différentes traductions de la Bible, le « tronc duquel sortit l'enfant » est-il alternativement appelé Jessé, Isaïe, Isaï sans *e* et même Esaïe pour les Réformés ? La seconde remarque concerne le temps de Noël, un temps programmé, parfois un peu ronronnant, qui contraste singulièrement avec l'incertitude des temps passés et à l'attente fiévreuse du retour du Christ parmi nous.

Au problème de traduction, notons que le nom hébreu Yishaï, le père de David, est transcrit *Jesse* en latin et *Isaï* dans une transcription médiane. De même, le nom du prophète Isaïe est IESHA'YA et en enlevant le *i* cela fait Esaïe. Autre problème de traduction, concernant la citation en Matthieu : le terme hébreu d'Isaïe 7.14 (*'almah*) signifie « jeune femme » (vierge ou non), alors que le terme grec (*παρθενος*) de la *Septante*¹ signifie « vierge ». Cependant en Matthieu, il ne s'agit pas d'une erreur de traduction, car Is. 7.14 n'est pas pour lui la source du récit mais de son commentaire. D'ailleurs, l'idée d'un sauveur né d'une vierge n'était pas étrangère à l'Ancien Testament.

La question est plutôt de savoir comment faire sens de ces textes que nous avons entendus si souvent qu'ils ne suscitent plus aucun étonnement pour nous. Toute religion, comme l'une de ses étymologies l'indique, consiste en une « relecture » des textes qu'elle juge fondamentaux. Pour nous, chrétiens protestants, il s'agit en l'occurrence de la Bible.

Et, dans le cas qui nous préoccupe ici, le récit de la conception miraculeuse en Matthieu s'éclaire lorsque l'on cesse de concevoir cet évangile comme une biographie de Jésus et qu'on y voit plutôt des liens avec l'Ancien Testament. Nous aurons Dimanche l'occasion de revenir de façon plus approfondie sur cette question. Ce soir, je me contenterai de résumer en disant que Matthieu annonce dès les premières pages de son évangile la double nature du Christ: par Jessé, Jésus est le Fils (humain) de David et par l'Esprit, il est le Fils (divin) de Dieu. De fait, ce récit contient un double message religieux: en tant que fils de David, Jésus est l'héritier de toute l'histoire d'Israël et en tant que Fils de Dieu, il personnifie la grâce divine qui va toujours au-delà de ce qu'on attend.

Le même procédé de relecture semble être à l'œuvre dans le texte d'Isaïe, en particulier concernant les versets 6 à 13 qui expriment une espérance que l'on retrouve un peu partout dans les religions de l'humanité. Ces versets, qui forment comme le noyau dur du chapitre 11, énoncent un grand rêve universel: le lion dormira avec le chevreau, le gamin jouera avec la vipère, autant de thèmes qui traduisent une aspiration humaine à la cessation de toute violence. On pourrait dire qu'il y a eut une récupération juive d'un humanisme avant l'heure. Ensuite ce texte a lui-même été récupéré par le christianisme, dans une espèce de captation. Le texte initial annonce une espérance, mais il annonce aussi le Messie, puis Jésus, puis l'Évangile, puis l'Apocalypse. A chaque relecture, on ajoute une nouvelle interprétation. C'est un peu comme l'emboîtement des poupées russes. On rajoute des couches supplémentaires.

L'espérance serait donc le sens premier de ce passage, espérance que l'on pourrait qualifier d'utopie. L'utopie désigne un ailleurs imaginaire, un lieu qui n'existe nulle part. La lecture la plus classique projette cet « ailleurs » aux temps et lieu de l'Éden, d'un endroit paradisiaque

¹ La traduction grecque de la Bible hébraïque.

où n'existait aucune violence. Il s'agit d'un temps d'avant le Déluge, – la cohabitation pacifique d'animaux sauvages et domestiques évoque effectivement l'Arche de Noé – un temps où les hommes étaient encore végétariens, car il est dit que les êtres humains ont commencé à manger de la viande après le Déluge². Dieu avait voulu que les hommes puissent s'entendre entre eux et qu'ils aient de la compassion envers les animaux et de l'égard pour la nature qu'Il avait créée. Cependant, nous sommes loin de cet idéal et c'est pourquoi nous y pensons en termes d'utopie. La violence demeure bel et bien dans notre monde.

Vous connaissez cette histoire ? Un maître dit un jour à ses esclaves :

– Vous êtes libres ! »

– Quoi ? s'écrièrent les esclaves. Mais ce n'est pas à toi d'en décider ! L'initiative doit venir de nous, sinon ça ne compte pas !

– Eh bien, dit le maître, décidez-en vous-mêmes.

– Quoi ? s'écrièrent à nouveau les esclaves. Tu nous donnes des ordres ? Mais à quoi ça sert d'être libres alors ?

La discussion, qui s'était mal engagée, s'envenima encore davantage. Il s'ensuivit une longue guerre, très longue, si longue que ceux qui y prennent part encore aujourd'hui ont oublié les raisons pour lesquelles elle a commencé.

« Il y aura des guerres et des rumeurs de guerre. Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant » disait le Christ. Et ce réalisme contraste cruellement avec les utopies d'un passé où tout allait bien et d'un futur où tout ira pour le mieux : « Martelant leurs épées, ils en feront des socs de charrue. On ne brandira plus l'épée nation contre nation, on n'apprendra plus à se battre » (Is. 2.4) lit-on sur l'un des murs du bâtiment des Nations Unies.

Ne soyons pas naïfs. L'Eden n'est pas conforme aux clichés de ces somptueux paysages que nous donne à voir le Club Med. Ni à un paradis rempli de vierges et de jeunes éphèbes aux corps superbes, où le vin coule à flot, où les arbres en chocolat offrent des pommes que l'on peut croquer à pleines dents sans risquer d'avoir une crise de foi(e). Ne tombons pas dans les idées folles de ceux que Marx appelait les « socialistes de l'utopie »³, Saint-Simon ou Fourier, lesquels proposaient de « re-fertiliser le désert », de « désaler l'eau de mer avec de l'eau de rose », etc. Ne croyons pas non plus ces marxistes qui, au nom des « lendemains qui chantent », ont commis les pires atrocités.

On a dit autrefois du marxisme qu'il annonçait un millénarisme athée, une ère messianique entièrement laïque et dépourvue de Messie. Il s'agissait d'une pensée toute humaine qui rêvait d'un monde sans classe, sans patron, sans exploitation... et la retraite à 60 ans ! (et pourquoi pas à 50 ans ? ou mieux encore: pourquoi ne plus travailler du tout ?). Le marxisme, en ce sens, est lui aussi une utopie.

L'utopie (ὁ τοπος) est un «non-lieu », un lieu qui n'existe pas. Il s'agit en fait d'un non-sens, ou plutôt d'une histoire perdue d'avance, car lorsque l'utopie est réalisée elle n'a plus rien à proposer. Or Isaïe n'est pas utopiste mais prophète, dans la mesure où il annonce un avenir de possibles. Le prophète, rappelons-le, n'est ni devin ni astrologue : il ne prédit pas le futur, mais interprète le monde présent à la lueur du passé. La spécificité d'Israël a été de lire son

² Comparez Genèse 1 : 29-30 et Genèse 9 : 1-4.

³ L'expression « socialiste utopique » provient en fait de F. Engels et s'applique aux socialistes antérieurs qui partaient d'un idéal sentimental pour décrire une société où il se trouverait réalisé. Le « socialisme scientifique », selon Engels, part au contraire de l'étude historique des phénomènes économiques et de la lutte des classes.

histoire en y voyant l'intervention de Dieu. La logique veut que si Dieu soit intervenu auprès des hommes dans le passé, Il peut le faire à nouveau aujourd'hui. La prophétie n'annonce donc pas des catastrophes irrémédiables mais est porteuse d'espérance. Grâce au dynamisme créateur de Dieu, il est toujours possible que le monde se transforme et devienne meilleur.

C'est d'ailleurs comme cela que nous devrions interpréter la liturgie de Noël, laquelle n'est pas la répétition à l'identique de nos Noëls précédents mais l'espérance qu'un monde nouveau puisse naître. Le temps est une notion dépréciative pour les philosophes grecs; le temps nous tue, comme l'illustre le Kronos de Goya dévorant ses enfants. Or, à la différence du temps (*χρονος*) d'où sont issus les termes chronologie et chronomètre – et qui désigne la succession des jours, des heures, des années – le temps accompli (*καιρος*) est un moment favorable qu'il s'agit de saisir, car c'est un temps de réconciliation, d'espérance, de nouveauté. C'est le temps du Messie qui est venu et qui vient, dans nos vies autant que dans le monde.

Ce temps est un temps de qualité (et non un temps quantitatif). Il est fait d'attentions que l'on rend aux petites choses et qui font progresser l'humanité. Il rend hommage aux petits. C'est le temps du Messie « qui ne juge pas sur l'apparence, qui n'arbitre pas sur un oui-dire, qui rend justice aux pauvres ». Ce temps annoncé ne décrit pas une utopie, un « non-lieu » en termes juridiques ou un non-sens irréalisable, mais une prophétie pour notre temps. Il s'agit d'une prophétie qui ne se réalise jamais totalement mais qui se trouve en progression continue, qui n'annonce pas ce qui sera mais ce qui devrait être, dans le sens éthique du terme.

Chez nous, ici bas, ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force. De même, un accusé est cuit quand son avocat n'est pas cru. Et en règle générale mieux vaut être jeune, riche et en bonne santé que vieux, pauvre et malade. Là-bas – non pas dans un ailleurs hypothétique mais dans la prédication du Royaume – on fait attention à la fragilité humaine, symbolisée ce soir par la crèche et aussi par la croix. Car ce n'est pas juste la naissance de Jésus qui est annoncée ici, mais tout son ministère : sa prédication du Royaume, ses guérisons, son agonie...

L'ange dit à Joseph que son fils aura deux noms : «Tu lui donneras le nom de Jésus ('Dieu sauve')... comme le prophète l'avait dit : “Voici que la jeune fille concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel ('Dieu avec nous')”». Est-ce une contradiction ? Non, pas si nous acceptons la double nature du Christ. En outre, Jésus a bien d'autres noms. «C'est qu'un enfant nous est né, un fils nous est accordé... et on l'a appelé : 'Conseiller, merveilleux', 'Héros divin', 'Père de la conquête', 'Prince de la paix'» (Is. 89.5).

JC PERRIN